



HAL
open science

La confiscation des souverainetés indigènes en Amérique dans l'imagerie bryenne, à la fin du siècle de l'appropriation des Amériques

Grégory Wallerick

► **To cite this version:**

Grégory Wallerick. La confiscation des souverainetés indigènes en Amérique dans l'imagerie bryenne, à la fin du siècle de l'appropriation des Amériques. LES SOUVERAINETES INDIGENES - PRINCIPAUTES, REPUBLIQUES ET EMPIRES AUTOCHTONES DANS LES MONDES ATLANTIQUES (AMERIQUES ET AFRIQUE, XVe-XIXe SIECLE), Mar 2016, Nantes, France. <hal-02142871>

HAL Id: hal-02142871

<https://hal.science/hal-02142871v1>

Submitted on 28 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« La confiscation des souverainetés indigènes en Amérique dans l'imagerie bryenne, à la fin du siècle de l'appropriation des Amériques »

Grégory WALLERICK, Docteur en Histoire moderne (CRHIA – Nantes)



IV, 09

Lorsqu'en 1594 Théodore de Bry publie le premier livre de Jérôme Benzoni, une illustration occupe une place singulière. En effet, la neuvième planche montre aux lecteurs européens la rencontre entre Europe et Amériques, qui a bouleversé le monde depuis un siècle. Bannières au vent, Christophe Colomb et les Espagnols qui ont traversé la mer Océane débarquent théâtralement sur l'île de San Salvador, comme ils l'avaient précédemment réalisé sur Guanahani, première île du continent américain, dont ils prennent possession au nom des souverains d'Espagne, qui les ont mandatés au mois de mars précédent. Les officiers présents, oubliant leurs rancœurs liées aux difficultés de la traversée, jurent allégeance à l'Amiral de la mer Océane, représentant des Rois Catholiques. La rencontre avec les peuples indigènes, que Colomb nomme Indiens, persuadé d'être arrivé en Inde, s'inscrit dans la volonté du Génois d'imposer la souveraineté espagnole, considérant que cette dernière supplantait une quelconque souveraineté susceptible d'exister en ces îles. Dès lors, les puissances européennes cherchent à justifier leur souveraineté sur une terre par sa découverte ou son appropriation¹, qui se fait progressivement au cours du siècle suivant les premiers contacts en Amériques. Pendant ce siècle de l'appropriation des Amériques, tant d'un point de vue territorial qu'humain, l'autorité européenne remplace la souveraineté indigène, et les images diffusées en Europe confisquent cette dernière, par la plume, ou plutôt par le poinçon, dans le cas des gravures sur cuivre.

De quelle manière le graveur protestant Théodore de Bry illustre-t-il une souveraineté amérindienne effacée voire confisquée aux contacts des puissances européennes ?

La volonté des premiers Européens, lorsqu'ils s'implantent sur les terres du Nouveau-Monde, réside dans la domination de l'Autre, rejetant toute souveraineté existante alors qu'un modèle protestant basé sur une forme d'acceptation de la souveraineté des indigènes semble s'esquisser dans la seconde moitié du siècle. Enfin, les illustreurs et cartographes cherchent à s'approprier le territoire américain.

¹ Antonio VIEIRA, Eduardo LOURENÇO, *La mission d'Ibiapaba : le père Antonio Vieira et le droit des Indiens*, Chandeigne, 1998, p. 184.

1- Le rejet de la souveraineté indigène : dominer l'Autre

Les récits des premiers temps de la *Conquista* (Pierre Chaunu)² et les images qui les illustrent insistent sur les éléments qui mènent inexorablement au refus pur et simple d'une quelconque souveraineté indigène. Les *conquistadores*, qui cherchent à accéder à l'*Eldorado* que promettent les terres américaines³, dominent sous couvert de la religion cet Autre présent au Nouveau-Monde. En cas de refus de l'autorité hispanique, les conquérants s'octroient le droit de détruire l'Autre, éliminant ainsi tout obstacle.

Autorisés par les bulles papales de 1493 (*Inter Caetera*, Alexandre VI), et devant la découverte de mœurs taboues pour les chrétiens, les Espagnols, qui se considéraient agressés durant la période de la *Reconquista*, deviennent en Amérique les agresseurs, tout en conservant un esprit de croisade⁴. Un corpus de textes de lois⁵, dont le *requerimiento* dès 1513⁶, établit un cadre juridique réglementant, derrière les théories de Thomas d'Aquin, relayées par un de ses disciples, la violence envers les Amérindiens lorsque ces derniers se livraient à des actes de violence envers les chrétiens. Ce ne fut pas le cas des Amérindiens dans l'Amérique espagnole, selon l'historien Thomas Gomez, sauf en cas de provocation, voire d'agression de la part des conquérants⁷. L'esclavage devient alors permis pour les Indiens accusés de sodomie, d'anthropophagie ou de rébellion⁸.

L'évangélisation légitimait la souveraineté espagnole. La souveraineté indigène ne pouvait être reconnue qu'une fois que les autochtones s'étaient soumis à l'autorité de l'Eglise. Si ces derniers avaient au préalable reconnu l'autorité hispanique, notamment via une conversion au christianisme, la question de la souveraineté indigène n'avait plus lieu d'être.



Las Casas, Frontispice, 1598

La violence de la conquête reste au cœur même de ce moment d'Histoire, comme le montrent les études réalisées par les spécialistes de ce sujet⁹. Cette même violence semble légitimement critiquée par

² Pierre Chaunu considère que deux temps se succèdent : le premier concerne la conquête territoriale, le second la conquête des âmes, qu'il nomme *Conquista* (P. CHAUNU, *Conquête et exploitation des Nouveaux-Mondes*, Clio, p.)

³ Voir B. LAVALLEE, *Eldorados d'Amérique. Mythes, mirages et réalités*, 2011, Histoire Payot, Paris.

⁴ Th. GOMEZ, « Conquête, violence et droit dans le monde hispanique aux XV^e et XVI^e siècles », *Littératures classiques* 2010/3, n°73, p. 19 et suiv.

⁵ Th. GOMEZ, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*, 1992, Champs Flammarion, Paris, p. 158.

⁶ Etabli par le juriste Juan López de Palacios Rubios, en 1513. Ce cadre juridique établit que les Hispaniques voyaient ainsi la violence réglementée, voire autorisée lorsque les Amérindiens s'opposaient, résistaient à l'autorité européenne dominante.

⁷ Th. GOMEZ, *Droit de conquête et droits des Indiens*, A. Colin,

⁸ Th. GOMEZ, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*, 1992, p. 158.

⁹ Voir notamment J.-P DUVIOLS, A. MOLINIE-BERTRAND, *La violence en Espagne et en Amérique (XV^e-XIX^e s.)*, PUPS, 1997 ou encore Th. GOMEZ, *Conquête, violence et droit dans le monde hispanique aux XV^e et XVI^e siècles*, 2010, « *Conquistadores et Amérindiens dans la collection des Grands Voyages* », in J.-Ph. Priotti (dir.), *Identités et territoires dans les mondes hispaniques (XVI^e-XX^e siècles)*, P.U.R., Rennes, 2015, pp. 167-184.

de nombreuses sources du siècle même de l'appropriation du Nouveau-Monde. Dès Noël 1511, le dominicain Antonio de Montesinos¹⁰ avait prononcé un sermon véhément devant la population de Saint-Domingue, dans lequel sa congrégation, apostrophant les colons, dont le gouverneur Diego Colomb et les officiers royaux, reproche d'exploiter les indigènes, qu'il qualifie de « gens innocents », plutôt que de les évangéliser et leur faire respecter les rites chrétiens. Ce texte est relayé ensuite par le réputé défenseur des Indiens, Bartolomé de Las Casas, dont les critiques sont régulièrement reprises et se diffusent dans toute l'Europe¹¹.



VI, 07 (détail)

Des Hispaniques se dressent donc contre les modalités de la conquête, évoquant la réaction des Amérindiens face à la puissante marche des conquérants. Les Espagnols apparaissent entièrement de cuivre, en réalité de fer, qui brille et inspire la crainte. Cette dernière est renforcée par l'emploi des armes à feu, qu'il s'agisse des arquebuses ou des canons. Ces « trompettes à feu », dont le bruit rappelle le tonnerre, épouvantent les Indiens, quelle que soit la tribu, distillant la mort partout où elles sont entendues. Elles sont à l'origine de l'idée d'une supériorité militaire des Hispaniques. Les descriptions indigènes précisent que la trompette crache une boule de pierre dans un déluge d'étincelles et de fumée qui pénètre jusqu'au cerveau. Cette boule est capable de faire éclater un arbre, voire de fendre une montagne, selon le franciscain Bernardino de Sahagún (Codex de Florence, 1558-1577). Toutefois, lors de la conquête des grands empires précolombiens, les Espagnols ne possèdent pas un nombre important de pièces d'artillerie¹², comme l'indique l'illustration par De Bry : quelques canons et arquebuses sont visibles contre une grande quantité d'indigènes, le combat, bien qu'inégal, semble être davantage du corps à corps.

Dans la représentation de la domination sur les Amérindiens, la famille De Bry insiste sur les violences commises par les Espagnols à l'encontre d'un peuple considéré innocent et même idéalisé, mais qui reste cependant un Autre encore méconnu. Cette méconnaissance se diffuse par des médiateurs, dont certains ont côtoyé cet étranger, et relatent leur vécu, alors que d'autres emploient des sources de deuxième voire de troisième main, parfois pour instrumentaliser ce temps de la conquête, comme Théodore de Bry.

¹⁰ Les dominicains, présents sur l'île Hispaniola depuis 1510, avaient minutieusement préparé cette intervention, après jeûnes et prières. Ils avaient désigné fray Montesinos comme leur prédicateur, en raison de sa prédication éloquentes et le texte avait été rédigé et contresigné par chacun des religieux. Il s'agit donc d'un acte collectif.

¹¹ Les traductions du pamphlet de l'évêque du Chiapas montrent bien les territoires qui reçoivent les critiques contre les méthodes de conquête employées par la Monarchie catholique.

¹² Cortés dispose de dix canons et seize arquebusiers. Pizarro tout comme Quesada n'emploient que quelques arquebuses. Leur faible nombre suffit néanmoins à créer le chaos, et un pouvoir magique leur est conféré (Th. GOMEZ, *op. cit.*, 2010, p. 23).

Ses planches sont construites suivant un modèle de théâtralisation de faits historiques afin d'établir un martyrologe¹³ avec « l'arène ou l'échafaud au centre et ses rangées de spectateurs attentifs. »¹⁴ Ainsi, se démarquant des martyrologes traditionnels¹⁵, qui présentent des martyrs sanctifiés, le graveur s'attache davantage à illustrer des indigènes qui subissent les actes de violence, qui sont donc martyrisés, illustrant une vision de l'histoire des vaincus¹⁶.

D'après les planches De Bry, qu'elles proviennent de la trilogie de Benzoni des *Grands Voyages* ou de la *Brevissima Relacion* de Las Casas¹⁷, la violence physique perpétrée par les Espagnols vise au mépris de l'Autre, à la négation de ses valeurs ainsi qu'à la destruction de sa culture¹⁸. Ces horreurs regroupent trois catégories : d'abord, les châtiments corporels, qu'il s'agisse du fouet, de massacres ou de mutilations diverses ; ensuite, le supplice par le feu ; enfin, probablement le plus odieux, l'utilisation du chien, qui transparait comme une arme de coercition sur les planches du graveur de Francfort. Interdite dans le royaume ibérique, la *Brevissima Relacion* est traduite dans plusieurs langues¹⁹, et sa mise en images par De Bry rend le texte encore plus atroce²⁰.

¹³ Voir les livres du Français Jean Crespin, *Acta martyrum, eorum videlicet...*, Genève, 1556 (cf. J.-F. GILMONT, *Le livre et ses secrets*, 2003, chap. 12, p. 163-182) et de l'Anglais John Foxe, *Livre des Martyrs*, 1565. Ces écrits datent d'après 1554, considérée par Jean-François Gilmont comme l'année des « martyrologes protestants » (Cité in F. LESTRINGANT, *Lumière des Martyrs : essai sur le martyr au temps du siècle des réformes*, 2004, p. 116). Loin de vouloir poursuivre sur cette voie, De Bry ne met pas en images les huguenots, ou les protestants au sens large, face aux exactions des catholiques, qu'ils soient français ou espagnols. En effet, pour les protestants, « les arts de l'image n'ont précisément plus ce caractère sacré, ni ne doivent plus l'avoir, sauf à prêter de nouveau la main à l'idolâtrie » (B. REYMOND, *Le protestantisme et les images : pour en finir avec quelques clichés*, 1999, p. 40).

¹⁴ F. LESTRINGANT, « L'écriture du martyrologe : Richard Verstegan et Matthieu de Launoy », in D. BOHLER, C. MAGNIEN, *Écritures de l'Histoire, XIV^e-XVI^e s.*, 2005, p. 438.

¹⁵ Ce sont prioritairement voire exclusivement des voix de religieux qui se sont élevées pour dénoncer ces actes. L'exemple le plus étudié concerne le surnommé défenseur des Indiens, Bartolomé de Las Casas. D'autres membres du clergé tentent de se faire entendre, comme le dominicain Antonio de Montesinos qui, dès 1511, dénonce, depuis Saint Domingue, la violence qui constitue le corollaire de la conquête de l'Amérique par les Espagnols (K. KOHÛT, « Domingo de Soto et l'Amérique. Violence et droits dans sa pensée juridique et théologique », in J.-P. DUVIOLS, A. MOLINIE-BERTRAND, *op. cit.*, 1997, p. 121). Des religieux, ceux des ordres mendiants, qui partaient massivement vers les terres nouvellement conquises (Cf. G. BAUDOT, *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II – XVI^e s.*, 1981, p. 22 qui précise que dès 1530, la Couronne interdit le voyage en Amérique aux membres des ordres mendiants, franciscains, dominicains ou augustins), élèvent leurs voix et rédigent des textes pour relater ces actes perpétrés par les catholiques espagnols. Le contemporain de Las Casas, Domingo de Soto, auteur du rapport de la controverse de Valladolid, entre le dominicain et Sepulveda, relate dans son œuvre, *De iustitia et iure*, publié en 1553, les violences contre les Indiens d'Amérique, notamment autour de la domination et du baptême (Cf. K. KOHÛT, *op. cit.*, p. 121). Il est hostile à la violence car il attaque la conversion forcée des Amérindiens : « Dieu ne veut pas que quelqu'un soit converti contre sa volonté » (« Non enim vult Dominus, ut aliquis invitatus convertatur » cité in K. KOHÛT, *op. cit.*, p. 125). Ces écrits quittent-ils la péninsule ibérique ? Il est probable que non, la Couronne ibérique contrôlant, par le biais de la mise à l'*Index*, les impressions. Les idées peuvent toutefois se diffuser, notamment par les échanges en Europe.

¹⁶ De Bry montre des Espagnols une vision marquée par la violence gratuite, la torture des populations sur lesquelles ils cherchent à imposer leur domination.

¹⁷ Rappelons que Las Casas raconte des faits auxquels il n'a pas assisté et il ne précise que rarement ses sources (T. TODOROV, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Seuil, 1991, p. 179).

¹⁸ Th. GOMEZ, *op. cit.*, 2010/3, n°73, p. 18.

¹⁹ Frank Lestringant précise d'ailleurs que cet ouvrage a été « partout divulgué et traduit » (*L'Expérience huguenote au Nouveau Monde*, p. 348).

²⁰ Il convient cependant de conserver à l'esprit qu'au cours du XX^e siècle, certains historiens, notamment ibériques, ont cherché à réfuter la présentation de la colonisation que Las Casas avait effectuée. Le texte, accompagné des illustrations gravées par De Bry, a donné de l'Espagne et de ses habitants une image particulièrement négative. Il est réfuté par Vargas Machuca, dont les idées sont reprises par d'autres spécialistes, notamment la thèse de Menendez Pidal (*El Padre Las Casas : su doble personalidad* (1963). Cf. A. SAINT-LU, « Quelques approches trop peu explorées de la *Brevissima relacion* de la destruction de las Indias de Bartolomé de Las Casas », in C. VAL JULIAN, *La Conquête de l'Amérique espagnole et la question du droit*, 1996, p. 114). Ensemble, ils réfutent par exemple l'usage du supplice du pal, que le dominicain aurait exagéré (*Ibid.*, p. 105-130, notamment aux pages 108 pour le pal, 109 pour les chiens, et 110 pour les violences à l'encontre des femmes). Ce dernier s'appuyait cependant sur plusieurs relations pour rapporter, par exemple, des indigènes enchaînés au cou, parfois exécutés parce qu'épuisés et laissés aux chiens (*Ibid.*, p. 117).



VI, 07 Guet-apens de Cajamarca

À la fin du siècle de l'appropriation des Amériques, le jésuite José de Acosta précise que les Amérindiens ne seraient pas responsables de ne pas être de bons chrétiens à cause d'un clergé qui n'a pas démontré une attention et un intérêt suffisants pour ces êtres à convertir²¹. Acosta exploite même l'entrevue de Cajamarca entre Pizarro, le dominicain Valverde et l'Inca Atahualpa²² pour relater deux des trois obstacles à l'évangélisation : la violence guerrière et l'appât du gain²³. Ces obstacles à la conversion contribuent à modifier la perception que les indigènes avaient des religieux, associant prédicateurs à prédateurs. Les images réalisées par De Bry confirment cette théorie de la connivence entre l'Eglise et les conquérants : lorsque des massacres sont perpétrés devant des hommes d'Eglise, ces derniers ne présentent pas de réaction visible cherchant à mettre fin à de tels actes et à protéger les Amérindiens. Aux yeux des Européens, notamment le parti anticatholique, les évangélisateurs apparaissent comme des complices de la tuerie²⁴ consécutive à la conquête.



VI, 07

Dans l'illustration de la rencontre de Cajamarca, le seul religieux représenté²⁵ ne s'intéresse pas au massacre, mais cherche, armé de son crucifix, à convertir l'Inca. Aussi, il semblerait que De Bry veuille indiquer que l'unique motivation des religieux serait de conquérir les âmes des indigènes plutôt que de les sauver d'une mort atroce suggérée par la débandade des Inca devant la charge des cavaliers ainsi que les

²¹ L'ouvrage, *De Procuranda salute Indorum*, composé en 1576, publié en 1588 après une double censure qui supprime certains passages, consiste en une critique virulente du clergé en Amérique, qui ne prêche pas, n'enseigne pas, ne communique pas avec les indigènes dont il ne connaît d'ailleurs pas la langue, et fait parfois appel à des truchements pour les confessions (*Ibid.*, p. 178-179). Le concept de confession, qui se déroule entre la divinité et le pécheur, via le représentant religieux, se devait dans le rite catholique d'être secrète. L'usage d'un truchement met fin au secret de la confession (*Ibid.*, p. 180).

²² Pour une analyse du dialogue supposé entre les protagonistes, cf. W. OESTERREICH, « Dialogue and violence : The Inca Atahualpa meets Fray Vicente de Valverde », in A. H. JUCKER, G. FRITZ, F. LEBSANFT, *Historical dialogue analysis*, 1999, p. 431-463.

²³ Cet épisode a été retiré par la censure (M. MUSTAPHA, *op. cit.*, p. 181).

²⁴ *Ibid.*, p. 183.

²⁵ Malgré le nombre important tant d'indigènes que d'Espagnols, seul le dominicain Valverde figure sur l'image 7 du sixième volume des *Grands Voyages*. Cette présence unique ne signifie pas l'absence réelle d'autres hommes d'Eglise, mais indique l'importance de la volonté de convertir le cacique, après laquelle celle du peuple suivrait.

canons du premier plan. La violence illustrée permet ainsi d'attaquer le clergé catholique, car les religieux semblent théoriser la violence : Acosta ne s'opposait d'ailleurs pas à toute forme de brutalité, dès lors qu'elle était justifiée²⁶.



Las Casas, 05

Rares sont donc les planches qui représentent un membre du clergé avec un chef indigène, souvent voire exclusivement dans le but de le convertir²⁷. La cinquième image de l'œuvre de Las Casas montre le cacique Hatuey, chef militaire, à l'écoute du religieux qui, face à lui, cherche à lui offrir de rejoindre le paradis alors que sa mort est imminente, comme l'indique les flammes qui l'entourent.

Ces illustrations de la violence reflètent la propre vision que le protestant Théodore de Bry se faisait de la conquête espagnole, mais aussi la perception de ses lecteurs, européens, acheteurs potentiels qui cherchent à voir illustrer leurs propres convictions. Il s'agit ici d'une représentation mentale de la conquête des Amériques. S'appuyant sur les sources qu'il a pu obtenir, ainsi que sur sa propre expérience, le graveur illustre, en les interprétant, les événements relatés dans les ouvrages qu'il met en images. L'exemple du bûcher est éloquent. Bernard Grunberg rappelle dans ses travaux que les condamnations à mort tout comme la torture étaient assez rares en Amérique, de l'ordre de 1% des cas, majoritairement le bûcher²⁸, contrairement à la situation en Europe.

C'est donc bien dans le vécu européen que se trouve une des bases utilisées pour la réalisation des planches des ouvrages anti-hispaniques, mais aussi dans la perception que le graveur a de sa religion. En effet, les protestants associent le feu²⁹ à un châtement en Enfer³⁰. David el Kenz évoque une logique de l'expulsion de l'hérétique, établissant le lien entre humiliation et supplice³¹. Par ce prisme, la lecture des planches de De Bry, au sein desquelles le bûcher occupe une place importante, insiste sur un cycle de destruction.

²⁶ M. MUSTAPHA, *op. cit.*, p. 186.

²⁷ Dans les autres scènes de massacres, comme celui de Cholula (Las Casas, 07) ou le massacre des Indiennes jetées dans une fosse (Las Casas, 10), aucun homme d'Eglise n'est repérable. De même, la torture infligée à la demande des Espagnols à Atahualpa (Las Casas, 15) ne mentionne pas de religieux, ce qui laisserait supposer qu'après l'affront essuyé sur le champ de bataille, Valverde ne tente même plus de convertir l'Inca.

²⁸ En 1528, à Mexico, un bûcher est effectivement employé pour punir des judaïsants (B. GRUNBERG, « Le Nouveau Monde mis au pas », *Notre Histoire – Spécial Inquisition*, n°35, p. 69).

²⁹ Le bûcher constituait, en Europe, un des supplices les plus employés pour lutter contre les hérésies depuis le Moyen Age et les chasses aux sorcières jusqu'au développement du protestantisme (cf. D. EL KENZ, *Les bûchers du roi*, 1997, p. 51 et suiv.).

³⁰ J. LAPAUME, *Dante et la Divine Comédie*, 1862, p. 22.

³¹ D. EL KENZ, *op. cit.*, 1997, p. 51.

<i>Humiliation</i>	<i>Supplice</i>
Cycle spirituel	Dégradation (avec mutilation), amende honorable
Cycle d'expulsion partielle	Flagellation, pilori, prison, bannissement temporaire
Cycle de destruction	Bannissement définitif, traîné sur une claie, mutilation de la langue, bûcher

Les catégories de supplices.



VI, 13

Ce cycle de destructions est visible par la représentation des massacres perpétrés par les Espagnols, dont celui de Mexico, de Cholula, de Cajamarca ou de Cuzco. De Bry insiste sur la masse indigène sacrifiée, en figurant un nombre important d'individus. Quelles que soient les motivations des *conquistadores*, la conséquence directe réside dans la décapitation des élites : l'aristocratie indigène, pourtant aux contacts des conquérants, est éliminée, éradiquant les bases de la souveraineté indigène³².

2- Un modèle protestant de la conquête au XVI^e siècle : vers une acceptation de la souveraineté indigène ?

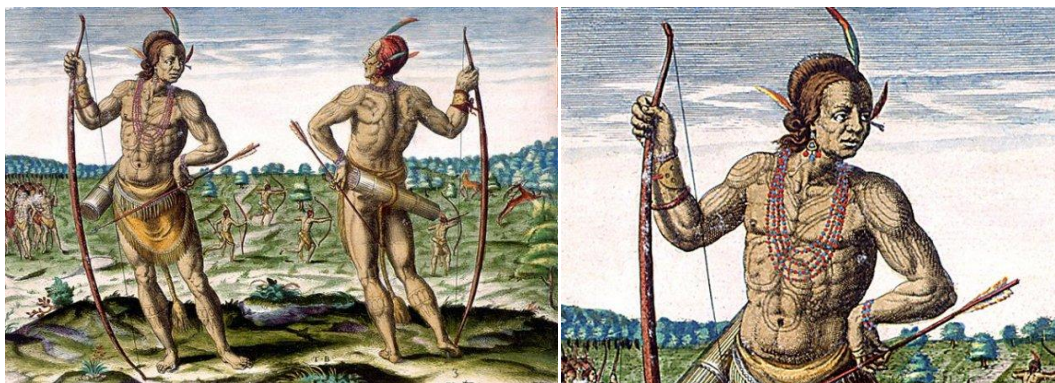
La prise de possession des terres américaines par les nations hispaniques, associées à la fin de ce siècle de l'appropriation au catholicisme, s'effectue, suivant les représentations étudiées, dans la violence et la suppression de la souveraineté indigène existante, suppléée par celle, lointaine, du souverain européen. Les tentatives protestantes, qu'elles soient éphémères ou pérennes, semblent proposer une autre manière de prendre en considération ces souverainetés existantes.

Les Anglais, derrière le favori de la Reine Elisabeth I^{ère}, s'implantent en Virginie, appelée Tsenacomoco par les indigènes, à partir de juillet 1585. Les peuples rencontrés sont décrits comme vivant à la manière de l'âge d'or, étant doux, affectueux, fidèles et exempts d'artifices. L'année suivante, l'entreprise devient une expédition de colonisation et la présence de Thomas Hariot³³, ainsi que du

³² Th. GOMEZ, *op. cit.*, 2010, p. 23.

³³ Ce jeune et brillant mathématicien, récemment diplômé de l'Université d'Oxford, avait été choisi par Raleigh pour avoir appris l'algonquin, un langage indigène, grâce à deux sujets apportés en Angleterre lors d'une précédente expédition. Hariot a

dessinateur John White³⁴, laisse à l'Europe un récit illustré qui présente des caractères ethnographiques³⁵. Le récit du premier est publié en Angleterre par Richard Hakluyt, qui fournit à son ami, Théodore de Bry, le matériel nécessaire à la publication du premier volume de sa collection, publié en quatre versions linguistiques³⁶, permettant à l'ensemble de l'Europe de découvrir cette expédition contre l'hégémonie de sa rivale espagnole, ainsi que la première véritable carte de cette région.



I, 02 (détail)

Dans cette narration virginienne illustrée par De Bry, la présence européenne est totalement évincée tant dans le texte que dans les illustrations. Ainsi, le graveur insiste-t-il davantage sur les mœurs et les modes de vie des Algonquins de Virginie plutôt que les tentatives d'implantation britanniques sur ces terres³⁷. Toutefois, la méthode employée pour représenter les autorités indigènes s'appuie sur des critères typiquement européens : la société, les roitelets et même les rites funéraires.

La présentation des Amérindiens par John White, reprise par le graveur de Francfort, efface les spécificités de leur société et du pouvoir en place. La première apparaît structurée, hiérarchisée, et l'illustration par De Bry sépare les classes sociales tout en respectant un ordre très précis. Chaque personnage symbolisant une classe se trouve ainsi présenté aux lecteurs européens en pied. Aux yeux des Anglais, le chef indigène apparaît tel un monarque absolu aux pouvoirs surnaturels. Ce chef algonquin est d'ailleurs présenté tel un souverain guerrier, reprenant des éléments caractéristiques de la représentation amérindienne : la nudité, les plumes, un crâne en partie rasé, ainsi que des armes primitives. L'organisation même des planches consiste en un transfert de la hiérarchie sociétale européenne et les lecteurs y perçoivent une adaptation de leurs connaissances sur la souveraineté européenne sur ces terres exotiques. Cependant, la comparaison avec les souverains européens ne peut aller plus loin en raison de l'absence d'une organisation administrative et militaire pour assurer le contrôle du territoire.

ensuite tenté de l'enseigner aux Anglais K. ORDHAL KUPPERMAN, « Roanoke and its legacy », in Th. HARIOT, *A Brief and True report of the new found land of Virginia*, 2007, p. 1).

³⁴ L'artiste John White avait été chargé par Raleigh de produire, avec Hariot, une histoire naturelle complète de la Virginie, du territoire (faune, flore et ressources) mais aussi des habitants et de leur culture. John White était resté présent à Roanoke, la colonie nouvellement fondée. L'œuvre antérieure du dessinateur était encore peu connue, un de ses travaux précédents concernait l'illustration d'un épisode de l'expédition de Martin Frobisher, en 1577. Il avait aussi réalisé les portraits d'un couple d'indigènes et d'un bébé de la tribu Inuk, individus apportés en Angleterre (*Ibid.*, p. 2).

³⁵ Th. Hariot, *A brief and true report of the Newfoundland of Virginia*, Londres, 1588.

³⁶ Seul le premier volume connaît une version française et anglaise en plus des versions habituelles en allemand et en latin.

³⁷ C'est ainsi que le graveur de Francfort avait formulé sa demande de privilège auprès de l'empereur Rodolphe II : « *Incolarum Americae habitus, ritus et mores.* »



II, 08 ; 16 ; 34

L'expérience floridienne française et huguenote donne l'image du souverain timucua tel un montreur du spectacle de son pays³⁸. Cependant, les autorités françaises – cette expédition était placée sous le patronat de Gaspard de Coligny – se placent sur un pied d'égalité avec le roi floridien, puisque l'indigène les accueille à ses côtés et semble expliquer les événements qui se déroulent en son honneur. Cette relation entre les détenteurs du pouvoir français et les souverainetés locales, par le biais de la diffusion du récit de ces expéditions, est à l'origine de la marque du « génie colonial » français, perceptible dans l'expérience de Laudonnière présentée par Théodore de Bry, même si le texte n'insiste pas vraiment sur cette thématique. Ce *topos* est notamment développé dès le siècle suivant par Lescarbot³⁹ et, plus tard, Charlevoix⁴⁰.

Contrairement aux Hispaniques, la recherche de la conversion des populations autochtones ne semble pas constituer la priorité : les protestants ne cherchent pas nécessairement à évangéliser dans leur foi les Amérindiens, mais davantage à s'implanter de manière aussi durable que possible, sur le continent américain. L'historien François Rousseau rappelle d'ailleurs le lien étroit existant entre l'Eglise réformée et son gouvernement⁴¹. Rappelons cependant que Théodore de Bry participe activement à la légende noire anti-hispanique qui contribue à réduire l'influence de la Couronne d'Espagne en Europe notamment en dénonçant les violences au Nouveau-Monde⁴².

L'appellation même des peuples américains montre cette différence. Alors que les Espagnols emploient le terme usité par Colomb, les Indiens, les protestants s'appuient davantage sur la notion de sauvage, dont le bon sauvage cher à Léry (pour les huguenots), *savadge* (les Anglais) ou *Wilden* (les populations germaniques)⁴³. Par ailleurs, l'idée de barbares semble dominer les Européens, comme l'indique la terminologie employée par Montaigne dans son chapitre « Des Cannibales. »⁴⁴ Le terme Gentil, parfois employé, désigne des êtres privés de la Lumière évangélique⁴⁵.

³⁸ J.-P. DUVIOLS in Th. de BRY, *Le théâtre du Nouveau-Monde*, p. 190.

³⁹ Marc Lescarbot, au début du XVII^e siècle, présente les colons français comme des êtres « naturellement plus humains, doux et courtois » avec les populations indigènes rencontrées.

⁴⁰ Le Père François-Xavier de Charlevoix voit en sa nation la seule qui fut en mesure de s'attirer l'affection des Amérindiens, au début du XVIII^e siècle, d'après G. HAVARD, C. VIDAL, *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, 2006, p. 252).

⁴¹ D. DESLANDRES, *Croire et faire croire*, 2003, p. 26, note 21.

⁴² G. WALLERICK, « La guerre par l'image. Comment un protestant défie les pouvoirs catholiques », *Archives des Sciences Sociales des Religions* n°149, janvier-mars 2010, pp. 33-53.

⁴³ J.-P. AUBERT, « Du nom "Indien" attribué par Christophe Colomb aux indigènes du Nouveau Monde », in J.-P. SANCHEZ (dir.), *Dans le sillage de Colomb*, 1995, pp. 266-268.

⁴⁴ Montaigne, « Des Cannibales, *Essais*, 1580.

⁴⁵ P. RAGON, « Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Angleterre : deux frontières de chrétienté », in F. BETHENCOURT, D. CROUZET (dir.), *Frontières religieuses dans le monde moderne*, PUPS, 2013, p. 225.

La volonté d'assimilation des Amérindiens apparaît dès les expéditions floridiennes. En effet, suite à l'éradication de la petite colonie française par l'Espagnol Menendes, le capitaine Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon⁴⁶, se lance dans une expédition punitive, quittant la France le 22 août 1567, pour abandonner la Floride un an plus tard, après près d'un mois de représailles contre les Ibériques. En arrivant sur cette terre, au mois d'avril 1568, il nous précise que, pour justifier son origine française, les Indiens de Satouriona ont intimé aux Français de chanter les psaumes 43, 50 et 91, « *lesquels Psalmes chantés par les François assurement les Sauvages d'estre vrais François* »⁴⁷ Ces psaumes sont particulièrement employés par les protestants⁴⁸, ce qui permet d'appréhender l'importance des contacts d'ordre religieux que les Français d'Amérique⁴⁹, protestants pour la plupart, sont parvenus à nouer avec les peuples amérindiens. Ces derniers tendaient à associer la religion et l'ethnie. Aussi, les Espagnols étaient les catholiques, alors que les Français qui s'étaient rendus en Amérique avaient principalement embrassé la religion protestante. Il leur était ainsi naturel de confondre protestants et Français.

3- S'appropriier le territoire américain

Lorsque l'Europe cherche à étendre ses frontières et à s'implanter en Afrique puis dans les Amériques, la question de l'altérité se pose âprement, suivant plusieurs niveaux de réflexions. D'abord, au niveau physique, lors de la rencontre de ces êtres dont l'allure diffère grandement des Européens⁵⁰. La question se pose ensuite aux niveaux politique et culturel, notamment pour définir le mode de fonctionnement qui régit ces sociétés nouvellement dominées. Les Européens cherchent alors à transposer leurs propres modes de fonctionnement sur ces populations afin de percevoir s'il s'agit d'une nouveauté ou si une quelconque relation avec la civilisation européenne peut être établie.

L'appropriation des terres du Nouveau-Monde au cours du XVI^e siècle se concrétise d'abord sur le territoire américain, par des actes symboliques, mais en Europe, elle s'appuie sur une représentation cartographiée de ces espaces.

Une des premières actions des Européens, lorsqu'ils s'implantent sur un territoire qu'ils cherchent à conquérir, consiste en une acclamation, qui possède davantage de sens pour les Européens que pour les peuples autochtones présents. Celle-ci a pour vocation de proclamer la prise de possession de la terre en question, jugée libre d'accès⁵¹. Elle s'accompagne d'actes symboliques, comme la plantation d'une croix ou d'une stèle. De tels événements sont précisés par les sources. En effet, Colomb fait lui-même planter une croix sur l'île Hispaniola, afin de la consacrer à la religion chrétienne. Les îles explorées intègrent, *de*

⁴⁶ S. LUSSAGNET, *op. cit.*, p. 187, note 2, pour une brève biographie de De Gourgues.

⁴⁷ « *Revenge moy, prens la querelle, - Le Dieu le fort, l'éternel parlera, - Qui en la garde du haut Dieu, -* » (D. de Gourgues, in S. LUSSAGNET, *op. cit.*, p. 243).

⁴⁸ L'analyse de Charles Samaran semble pourtant préciser que Dominique de Gourgues était catholique, du moins dans les derniers temps de sa vie. Cité in F. LESTRINGANT, *Le Huguenot et le Sauvage...*, 2004, p. 268.

⁴⁹ Aucune référence ne nous permet toutefois d'appréhender de manière certaine les tentatives de conversion d'un Laudonnière ou d'un Ribault (*Ibid.* p. 251).

⁵⁰ Cf. G. WALLERICK, « La conquête et la conversion de l'Amérique espagnole vues par un protestant à la fin du XVI^e siècle », *Le Verger Bouquet* 5 « La péninsule ibérique et le monde », janvier 2014.

⁵¹ D. DESLANDRES, « "Et loing de France, en l'une & l'autre mer, Les Fleurs de Liz, tu as fait renommer." Quelques hypothèses touchant la religion, le genre et l'expansion de la souveraineté française en Amérique aux XVI^e-XVIII^e siècles », *RHAF*, vol.64, n°3-4, hiver-printemps 2011, p. 94 et suiv.

facto, les territoires de la chrétienté, et les peuples qui y vivent sont appelés à rejoindre la religion du Christ.



IV, 09 (détail)

Dans sa vision de la rencontre entre l’Ancien et le Nouveau-Monde, Théodore de Bry marque l’importance de ce moment de l’érection de la croix, par trois Espagnols, chiffre rappelant la Trinité. Le déroulement de ce labeur derrière Colomb semble rappeler une des raisons qui a poussé le Génois à tenter ce voyage : certes, le Découvreur nourrissait l’espoir de modifier les voies traditionnelles du commerce médiéval au long cours, c’est-à-dire les routes des épices et de la soie. Il apporte cependant dans ses malles l’instrument d’une conversion méthodique des populations rencontrées, vers la foi chrétienne. Son objectif est donc affiché dès les premiers contacts. Le protestant Théodore de Bry signifie aussi, par le positionnement de cet objet, un acte d’idolâtrie : loin de la vieille Europe, les Espagnols, catholiques, ont besoin d’ériger des objets à la gloire de leur croyance. Cette même idolâtrie est par ailleurs combattue par ces mêmes Espagnols quand il s’agit des indigènes⁵².



II, 08

Une autre catégorie de trophée est érigée soixante-dix années plus tard par les Français en Floride. En effet, lors de son premier voyage en 1562, Jean Ribault fait dresser une colonne qu’il décrit dans son texte : « nous amenions avec nous un pilier ou colonne de pierre dure, gravé des armes du Roi, pour le planter à l’entrée du port, en quelque lieu élevé où l’on puisse aisément l’apercevoir. »⁵³ Ainsi, les Français marquent, par l’érection de cet objet, la possession de la terre de Floride.

Les rares représentations de cette stèle⁵⁴ marquent un contraste frappant entre la nudité quasi complète des Amérindiens, qui occupent presque la totalité de l’image, et les Français, richement vêtus,

⁵² Cf. P. DUVIOLS, *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial : l’extirpation de l’idolâtrie entre 1532 et 1660*, P.U.M., Toulouse, 2008.

⁵³ Jean RIBAUT, *Découverte de la Terra Florida*, Londres, 1562, publié en français en 1958.

⁵⁴ Dont un dessin de Jacques Le Moyne de Morgues réalisé lors de la deuxième expédition floridienne et une gravure de Théodore de Bry, reprise de ce dessin, publié en 1591

armés, dans la partie à l'extrême droite de la gravure. L'un des Indiens, le chef, est clairement visible pour les Européens. Le spectateur peut enfin admirer « un spécimen grandeur nature. » La troupe d'Indiens, de taille réduite, dans la partie gauche de l'image, est en vénération devant la colonne érigée par Ribault. Les bras levés, les mains jointes, les Timucua semblent adorer cette stèle décorée de « fleurs de tous genres et de branches d'arbres les plus rares. »⁵⁵ Les armes du roi de France apparaissent visibles de tous côtés : dans l'écusson bleu azur, trois fleurs de lis dorées, surmontées d'une couronne rouge sang, entourée de dorure. L'impression de richesse ressort de ce blason, par l'importance de la couleur or. À la base de la stèle, les Français découvrent l'inventaire de toute la Floride : armes (arcs et flèches, en symbole d'accueil pacifique), gourdes et corbeilles de fruits et légumes, sorte de nature morte issue de la corne d'abondance floridienne.

Un tel objet, qui semble supplanter la religion des autochtones, marque de réels échanges avec la tribu concernée, les Timucua de Floride, qui pratiquent des offrandes de tout ce que possède leur territoire. Non seulement un culte à la colonne Ribault semble s'être instauré, mais, par résonance, l'autorité du roi de France Charles IX est alors idolâtrée par les indigènes, qui lui offrent leur richesse. Comme concluait Nicolas le Challeux, le roi de France apparaît comme le Père de son peuple, ce qui fait de lui le roi de toutes les nations⁵⁶. Ainsi, la substitution de la souveraineté française à celle timucua contribue aux nouveaux conquérants à s'allier aux Amérindiens, ainsi qu'à s'assurer une survie, par le commerce et la défense contre d'autres tribus mais aussi contre les Espagnols présents. Enfin, la souveraineté du monarque français pouvait ainsi s'étendre⁵⁷, au-delà des frontières européennes, là où d'autres monarques européens s'étaient déjà implantés.

Les cartes représentant le Nouveau-Monde commencent à se diffuser progressivement au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle⁵⁸. Au gré des explorations et de la diffusion des informations relatives à ces dernières, les souverains des pays participant aux voyages transatlantiques cherchent à déterminer, avec davantage de précision, les routes à emprunter, les difficultés potentiellement rencontrées, et surtout les richesses à engranger. Les informations servent toutefois aux pouvoirs pour les missions d'exploration afin de déterminer les espaces dangereux ou difficiles d'accès.

Les livres de voyages, dont la publication se multiplie au cours du siècle, incluent progressivement les illustrations mais aussi des cartes, dont la gravure sur cuivre, qui remplace celle sur bois, augmente la qualité et la précision, permettant aux lecteurs de repérer les espaces exotiques évoqués. La présence de cartes dans les ouvrages des *Grands Voyages* constitue une nouveauté mais aussi une récurrence.

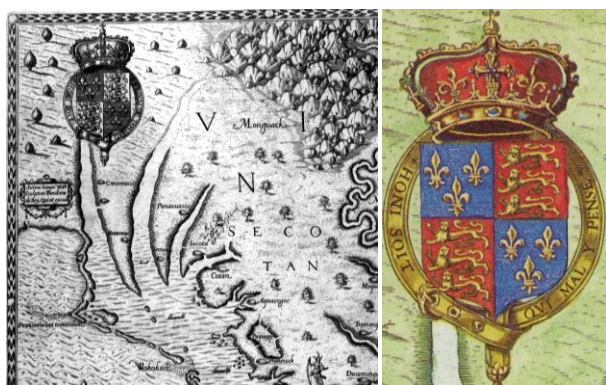
Dès le premier ouvrage, De Bry cherche à localiser géographiquement l'espace mis en images, notamment par la publication de la première carte de la Virginie anglaise par Hariot, diffusée d'abord par Hakluyt puis par De Bry. Le graveur est donc intéressé par les cartes et a compris l'intérêt de localiser les espaces illustrés.

⁵⁵ *Florum omnis generis corollis, et arborum apud ipsos selectissimarum ramis* (Légende accompagnant l'image).

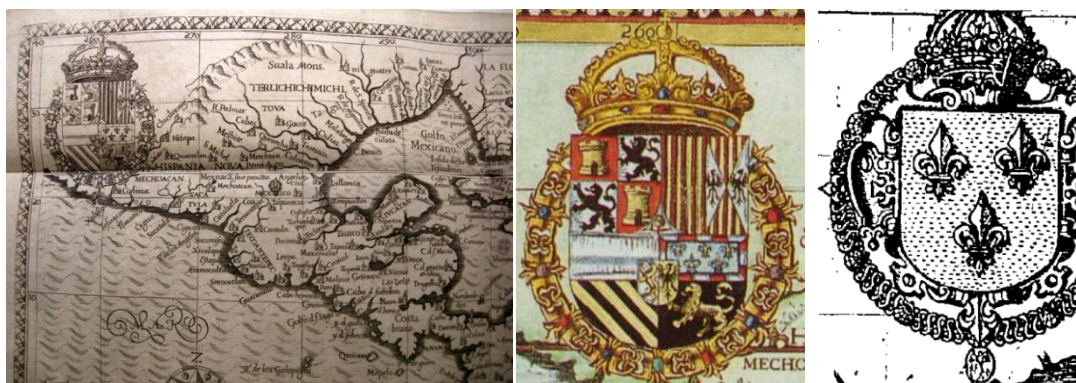
⁵⁶ N. Le Challeux, *Discours*, 1572, repris par F. LESTRINGANT, *L' Huguenot et le Sauvage*, 2004, p. 180.

⁵⁷ D. DESLANDRES, « "Et loing de France, en l'une & l'autre mer..." », 2011, p. 101.

⁵⁸ L'intégration de ces terres à l'œkoumène existe depuis la publication à Saint-Dié-des-Vosges, par Martin Waldseemüller, en 1507, de la carte sur laquelle figure le nom *America* : « *Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vespucci, ainsi qu'on le verra plus loin. Et comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amerigé c'est-à-dire terre d'Amerigo ou America, d'après l'homme sagace qui l'a découverte* » (*Cosmographiae Introductio*, 1507).



Carte de la Virginie (1590, détail)



Carte du Brésil (1592, détail)

Les cartes de chacun des trois premiers volumes comprennent toutes une pièce en héraldique, rappelant aux lecteurs qui se pencheraient sur l'espace cartographié les forces en présence dans la région concernée. Ainsi, la Virginie ne comporte-t-elle qu'un blason, celui de la Couronne d'Angleterre⁵⁹, ceinturé de la devise de l'Ordre de chevalerie de la Jarretière, auquel le souverain britannique est membre de droit (« Honi Soit Qui Mal Y Pense »), alors que les cartes de la Floride et du Brésil en contiennent deux identiques sur chacune d'elles, celui de l'Empereur Charles Quint⁶⁰ et celui de la France des Valois⁶¹. Les récits relatifs à ces régions concernent effectivement les tentatives françaises d'implantation d'une France-Amérique sur des territoires dominés par des Hispaniques. La souveraineté autochtone est totalement retirée de l'ensemble de ces espaces, et à aucun moment un quelconque symbole rappelle la présence d'un pouvoir indigène.

Dans l'esprit du graveur, tout comme dans celui de ses lecteurs, les territoires cartographiés et décrits dans les différents volumes des *Grands Voyages* constituent des terres conquises, dominées et désormais administrées par le pouvoir symbolisé dans le blason. De Bry, voyageur en chambre, crée donc

⁵⁹ Ecartelé en 1 et 4 d'azur, à trois fleurs de lys d'or ; en 2 et 3 de gueules aux trois léopards d'or.

⁶⁰ D'or, à l'aigle bicéphale de sable, membré, becqué et lié de gueules ; sur le tout coupé : en chef parti en 1 écartelé en 1 et 4, de gueules au château d'or ouvert et ajouré d'azur et en 2 et 3 d'argent au lion de gueules armé, lampassé et couronné d'or, en 2 parti en 1 d'or à quatre pals de gueules et en 2 écartelé en sautoir d'or aux quatre pals de gueules et d'argent à l'aigle de sable, accompagné en pointe d'argent à une pomme grenade de gueules, tigée et feuilleté de sinople ; et en pointe écartelé en 1 de gueules à la fasce d'argent, en 2 d'azur semé de fleurs de lys d'or à la bande componée d'argent et de gueules, en 3 bandé d'or et d'azur de six pièces, à la bordure de gueules et en 4 de sable au lion d'or, armé et lampassé de gueules, sur le tout parti d'or au lion de sable armé, couronné et lampassé de gueules et d'argent à l'aigle éployé de gueules, membré et becqué d'or.

⁶¹ D'azur, à trois fleurs de lys d'or.

pour ses lecteurs un raccourci entre les terres explorées et l'autorité européenne qui s'y implante, annihilant ainsi virtuellement la souveraineté locale. De Bry donne la vision d'une souveraineté indigène inexistante ou celle qui plie devant l'autorité des souverains européens et laisserait ces derniers s'approprier et exploiter un territoire considéré vierge de toute souveraineté. Dans l'esprit de Théodore de Bry, homme de la Renaissance, ainsi que de ses lecteurs, la suprématie des structures européennes ne semble pas remise en question, malgré quelques erreurs notables⁶². La représentation de la Conquête des Amériques s'appuie principalement sur la méthode employée par les Espagnols, alors que les Portugais sont sous-représentés sur les illustrations⁶³ : Philippe II est intrinsèquement attaqué alors que les épisodes de la conquête concernent davantage le règne de son père, Charles Quint. L'Union des Couronnes du Portugal et d'Aragon et de Castille, en 1580, englobe toutefois, pour la fin du siècle, c'est-à-dire au moment de la publication de la collection des *Grands Voyages*, l'ensemble de la péninsule Ibérique et son empire. Les images de la conquête des Amériques, notamment dans la seconde moitié du XVI^e siècle, insistent sur une dualité. Cette dualité concerne la modalité de la conquête, opposant *de facto* les catholiques aux protestants, mais aussi la représentation de la souveraineté qui existait sur le territoire américain.

Bibliographie :

ARNAULD Charlotte, BERTRAND Michel, BAUDOT Georges, LANGUE Frédéric, *Pouvoirs et déviances en Méso-Amérique. XVI^e-XVIII^e siècles*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998.

Bethencourt Francisco, Crouzet Denis (dir.), *Frontières religieuses dans le monde modern*, 2013, PUPS, Paris.

CALLIER-BOISVERT Colette, « Observer, nommer au XVI^e siècle. Les "gentils" du Brésil », *L'Homme* 153, janv.-mars 2000, p. 37-62.

CHRISTIAN William A, *Divine presence in Spain and Western Europe, 1500-1960: Visions, Religious Images and Photographs*, Central European University Press, Budapest, 2012.

DESLANDRES Dominique, « "Et loing de France, en l'une & l'autre mer, Les Fleurs de Liz, tu as fait renommer." Quelques hypothèses touchant la religion, le genre et l'expansion de la souveraineté française en Amérique aux XVI^e-XVIII^e siècles », *RHAF*, vol.64, n°3-4, hiver-printemps 2011.

DESLANDRES Dominique, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle*, 2003, Fayard, Paris.

DUVIOLS Pierre, *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial : l'extirpation de l'idolâtrie entre 1532 et 1660*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2008 (1^{ère} éd. 1971).

⁶² En effet, l'expérience de la France antarctique, durant la seconde moitié de la décennie 1550, a lieu à proximité des terres portugaises appartenant au souverain Sébastien I^{er}. Les armoiries présentées par De Bry sont donc erronées, mais elles correspondent à la période de publication, dans la décennie 1590, lorsque Philippe II gouverne le royaume lusitanien. Sur les cartes, les indigènes n'apparaissent pas, hormis pour se montrer accueillants face à l'Européen conquérant.

⁶³ Le troisième volume de la collection concerne toutefois l'expérience du Hessois Hans Staden en territoire dominé par les Lusitaniens, en présence de la tribu tupinamba.

- GOMEZ Thomas, *Droit de conquête et droits des Indiens*, A. Colin, U, 1996.
- , *L'invention de l'Amérique – Mythes et réalités de la Conquête*, Champs Flammarion, Paris, 1992
- HAVARD Gilles, VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Manchecourt, 2006.
- LESTRINGANT Frank, *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de Religion*, 2004, Droz, Genève.
- MATAMORES PONCE Fernando, *La pensée coloniale. Découverte, conquête et guerre de dieux au Mexique*, Sylepse, 2007.
- REGARD Frédéric (dir.), *De Drake à Chatwin. Rhétoriques de la découverte*, ENS, Lyon, 2007.
- TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique – la question de l'autre*, Points Essai n°226, Paris, 1991.
- VAL JULIÁN Carmen (dir.), *La conquête de l'Amérique espagnole et la question du droit*, ENS, Lyon, 1996.
- WALLERICK Grégory, *La Conquête des Amériques. Amérindiens et conquérants au XVI^e siècle*, Ellipses, 2016.